

COLLECTION **U₂**



M. HALBWACHS

MORPHOLOGIE



SOCIALE

ARMAND COLIN

COLLECTION U/US Série Sociologie

Sous la direction de Henri MENDRAS

MORPHOLOGIE SOCIALE

U	Sociologie	Henri Mendras
U	Sociologie Textes	Henri Mendras
U	Méthodes et classes sociales	Roger Crouzet et Jeanne Lemerle
U	Méthodes et statistiques Textes	Denis Sicaud
U	Le fait des paysans	Henri Mendras
U	Introduction à la sociologie	Alfred Corneau
U	Protestants et capitalistes	Philippe Bourdieu
U	La conversion protestante	Philippe Bourdieu
U	Équipes sociologiques	Theodore Geertz

160%

12172

(115)

COLLECTION U/U2 Série Sociologie

Sous la direction de HENRI MENDRAS

Henri MENDRAS	<i>Éléments de sociologie</i> <i>Éléments de sociologie. Textes</i>	U U ₂
Roger CORNU et Janina LAGNEAU	<i>Hiérarchies et classes sociales</i> <i>Textes</i>	U ₂
Denis SZABO	<i>Déviance et criminalité. Textes</i>	U ₂
Henri MENDRAS	<i>La Fin des paysans</i>	U ₂
Armand CUVILLIER	<i>Introduction à la sociologie</i>	U ₂
Philippe BESNARD	<i>Protestantisme et capitalisme.</i> <i>La controverse post-wébérienne</i>	U ₁
Theodore CAPLOW	<i>L'Enquête sociologique</i>	U ₂

MORPHOLOGIE SOCIALE

MAURICE HALBWACHS

Présentation de

ALAIN GIRARD

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, boulevard Saint-Michel, Paris-V

MORPHOLOGIE SOCIALE

ÉCRIT PAR MAURICE HALBWACHS

MAURICE HALBWACHS



ARMAND COLIN

© Librairie Armand Colin, Paris, 1970.

107, boulevard Saint-Michel, Paris-V

PRÉSENTATION

Ce petit livre, *Morphologie sociale*, l'un des derniers publiés par Maurice Halbwachs, n'est pas une œuvre de circonstance, mais un aboutissement. Un savant y livre les réflexions qu'ont suscitées dans son esprit des années d'application. À la somme des connaissances du moment, dans le domaine traité, s'ajoute une pensée née dans le silence de la recherche, et qui la déborde. Plus de trente ans plus tard, malgré les progrès de la science, ce petit livre garde tout son prix.

Il se suffit à lui-même, et l'on éprouve quelque gêne à l'alourdir d'un commentaire. Que le lecteur aille droit au texte. Ces pages liminaires n'ont d'autre ambition que de l'aider, s'il le désire, à le situer dans le temps, au moment de sa publication en 1938.

La pensée de Halbwachs

Halbwachs est né en 1877. Deux hommes, de quinze à vingt ans plus âgés que lui, dominent sa formation intellectuelle. Il fut l'élève du premier, il devint l'un des collaborateurs et des continuateurs du second : Bergson et Durkheim. La synthèse personnelle de cette double influence explique son originalité, qui se situe au point de jonction d'une pensée intuitive, et d'une soumission à l'ordonnance des faits sociaux. Sa vie, tout entière consacrée à l'étude et à l'enseignement, présente un modèle accompli d'une carrière, telle que la vécurent nombre de penseurs éminents et de savants modestes, à qui l'Université savait offrir les moyens du travail comme du rayonnement au dehors. Sa mort fut la conséquence des événements et de sa droiture : déporté en Allemagne en

juillet 1944, il disparut en juillet 1945 au camp de Buchenwald.

L'œuvre de Halbwachs, qu'il n'y a pas lieu de retracer, est marquée par une profonde unité, au double point de vue de la méthode et de l'inspiration¹.

La liste des ouvrages et articles qui la jalonnent suggère d'abord la diversité de ses intérêts, et pourrait donner l'impression d'une sorte de dispersion. On saisit mal à première vue le lien qui unit entre eux des sujets aussi étrangers en apparence que la pensée de Leibniz, la théorie de l'homme moyen de Quételet, la classe ouvrière et les niveaux de vie, les origines du sentiment religieux, les cadres sociaux de la mémoire, les tracés de voies à Paris, le suicide, les classes sociales, ou la topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte. Et pourtant, de l'un à l'autre de ces travaux, une seule et même recherche se poursuit.

Il fait partie dès l'origine du groupe de *L'Année sociologique* (1896) et sa contribution porte d'abord, aux côtés notamment de Simiand, sur les travaux relatifs à l'histoire et à l'économie. S'il s'est intéressé longuement à Leibniz, on peut penser qu'il fut frappé par l'étendue des curiosités, la culture mathématique, voire par l'intérêt porté aux problèmes de population par l'un des derniers représentants du savoir universel. N'est-ce pas par l'intermédiaire de Leibniz que Halley entra en possession des données contenues dans les registres de la ville de Breslau et construisit l'une des premières tables de mortalité².

Penché sur l'examen de taux de nature diverse, de leurs

1. Pour plus de précisions sur la vie et l'œuvre de HALBWACHS, le lecteur peut se reporter à la notice que lui consacra Georges FRIEDMANN, dans la revue *Europe*, janvier 1946, reproduite en tête de : Maurice HALBWACHS, *Esquisse d'une psychologie des classes sociales*, Paris, Rivière, 1955, pp. 9-23. Dans le même volume figure une bibliographie des œuvres de HALBWACHS, pp. 25-28.

2. Voir à ce sujet Paul LAZARSELD, « Notes sur l'histoire de la quantification en sociologie », dans *Philosophie des sciences sociales*, Paris, 1970, p. 80 et Victor JOHN, *Geschichte der Statistik*, Stuttgart, 1884.

distributions et de leurs variations selon le sexe ou l'âge, Quételet avait tenté d'établir les lois d'une « physique sociale », et devait tout naturellement retenir l'attention de Halbwachs. La « statistique morale », comme on disait encore, se confondait en partie avec la démographie. Halbwachs étend son information, développe ses connaissances mathématiques, et publie plus tard avec Fréchet *Le Calcul des probabilités à la portée de tous* (1924).

Sa méthode, déjà trouvée, se confirme. La plupart de ses recherches s'appuient sur des données statistiques capables de fournir une base rigoureuse à l'examen des faits sociaux contemporains. Un des premiers, en réaction contre les monographies de Le Play, il étudie de manière extensive les budgets de famille, et met en pleine lumière la notion de « besoins » dans les sociétés industrielles contemporaines (1913). Il y revient vingt ans plus tard pour observer l'évolution de ces besoins, dans les classes ouvrières et non plus dans la classe ouvrière (1933). Le passage du singulier au pluriel apparaît comme un résultat de l'analyse concrète, qui découvre sous une apparente homogénéité, dans une même classe, de multiples variations selon le métier, le revenu, ou tout autre critère.

Maints articles témoignent d'un intérêt central pour les problèmes de population : parmi d'autres, l'extension de Paris, la population et les tracées de voies à Paris, la structure du « Grand Berlin », la population d'Istanbul, le rapport des sexes à la naissance, les facteurs biologiques et la population, la nuptialité en France, la population de la terre et des continents, communication présentée au premier congrès international de la population en 1937, sociologie économique et démographie. Enfin, le tome VII de *L'Encyclopédie française, L'Espèce humaine*, comprend une troisième partie : *Le Point de vue du nombre*, due à Halbwachs en collaboration avec Alfred Sauvy, 1936. Ses 112 pages in-folio, imprimées sur deux colonnes, donnent un ouvrage complet de démographie, où il y a encore beaucoup à puiser aujourd'hui.

Ce n'est pourtant pas en statisticien pur, ni en démographe, à proprement parler, qu'Halbwachs aborde ces

problèmes. Sa préoccupation est en quelque sorte plus large, et elle est ailleurs. Il est sociologue et le demeure. S'il s'intéresse aux phénomènes collectifs, dont les phénomènes démographiques constituent le substrat premier, ce n'est pas pour eux-mêmes, mais parce qu'ils se situent dans l'espace et dans le temps, et parce qu'ils ont un volume, qui s'incarne dans les nombres. La société, c'est d'abord le nombre des hommes qui la composent. L'individu a conscience d'être, mais il passe : il naît et il meurt. La société préexiste à l'individu, et ne s'éteint pas avec lui : elle dure.

L'individu n'est pas une monade, « nous ne sommes jamais seuls », et notre conscience présente est peuplée par tous les hommes qui nous ont précédés, dont le souvenir est gravé dans les pierres de la cité, dans le tracé des voies, comme dans les monuments qui s'offrent à nos yeux. Un lieu de culte n'a d'existence religieuse que parce que des hommes l'ont édifié et fréquenté avant nous. Les établissements humains marquent l'espace de leur empreinte. Ils ont une forme. Le passé s'inscrit dans des cadres matériels, la mémoire collective est la conscience du groupe.

On découvre ici l'autre versant de la pensée de Halbwachs, qui donne leur unité à toutes ses recherches. Les faits sociaux expriment une vie psychologique antérieure, des représentations collectives, qui, seules, leur donnent un sens. Il y a certes des lois biologiques de la reproduction, mais l'espèce humaine ne les subit pas sans être capable d'exercer une action sur elles. Tout groupement humain perpétue son organisation antérieure et porte en lui son avenir. Les motifs individuels ne font que tisser des variations infimes autour de l'intention générale du groupe, qui est de durer dans l'espace et dans le temps. *L'Esquisse d'une psychologie des classes sociales* porte en réalité, dans l'édition première de 1938, le titre plus explicite de *Analyse des mobiles dominants qui orientent l'activité des individus dans la vie sociale*. De manière consciente ou non, ces mobiles dominants sont les mobiles mêmes de l'activité des groupes auxquels ils appartiennent. Les phénomènes démographiques si importants de mortalité sociale ou de

fécondité différentielle, à l'intérieur de collectivités plus étendues, comme les variations de nation à nation, ne s'expliquent pas autrement. Nos motifs les plus individuels et les plus subjectifs, sont, à notre insu, commandés du dehors, « avec une force qui vient de ce qu'elle se retrouve chez tous ».

« Les formes matérielles de la société agissent sur elle [...] par la conscience que nous en prenons [...]. Il y a là un genre de pensée ou de perception collective, qu'on pourrait appeler une *donnée immédiate de la conscience sociale* [...]. Dans ces formes matérielles, « se conserve tout l'acquis de la société, et même son élan ».

Ces quelques lignes sont tirées des dernières pages, et des derniers mots de *Morphologie sociale*, expression empruntée à Durkheim. Le livre s'achève avec un accent bergsonien. Métaphysique et sociologie ont convergé chez Halbwachs vers une psychologie sociale enveloppante et fine.

Halbwachs et Landry

Entre les deux guerres, la sociologie française est encore tout empreinte de ses origines philosophiques. Halbwachs est l'un de ceux qui l'orientent le plus vers la « quantification », qui fait encore aujourd'hui l'objet de larges débats. Il contribue à son essor, et *Morphologie sociale* se fait l'écho des premières enquêtes chiffrées entreprises à la veille de la guerre dans les domaines de la sociologie religieuse et de la sociologie électorale par Le Bras et par Siegfried. Quant à lui, c'est de propos délibéré vers la démographie qu'il se tourne. Mais il n'est pas le seul, et nous voudrions rapprocher son effort de celui d'un homme qui partage avec lui plus d'un trait commun, Adolphe Landry, son aîné de trois ans.

L'un et l'autre sont élèves de l'École normale supérieure, et agrégés de philosophie. L'un et l'autre, à la charnière des deux siècles, participent au courant de pensée socialiste. En 1901, Landry publie une thèse, qui fait quelque bruit, sur *l'Utilité sociale de la propriété individuelle*, où

il prône le régime socialiste et attaque la propriété individuelle. Halbwachs collabore à *l'Humanité* de Jaurès et aux *Cahiers du socialisme*. Il publie notamment des recherches sur *La Politique foncière des municipalités* (1911), où l'on aperçoit déjà cet intérêt pour toute activité, qui marque son empreinte sur le sol.

L'un et l'autre sont condisciples, collègues ou amis de Simiand. Les chaires qu'ils occuperont aux Hautes Etudes ou au Collège de France s'intitulent « Histoire des faits et des doctrines économiques » (Landry), « Histoire du travail » (Simiand), « Histoire de l'économie sociale » (Halbwachs). Salaires et prix, conditions de vie, théories économiques, sont les problèmes qui requièrent le souci d'Halbwachs et de Landry. L'un insiste sur l'importance de la notion de besoin, l'autre sur celle de genre de vie, déjà esquissée chez Cantillon.

Landry se tourne vers l'action politique, et s'il fut ministre de plusieurs gouvernements conservateurs, lutte toujours pour plus de justice sociale, et contribue à la création et au développement des assurances sociales sous toutes leurs formes. Surtout, il engage tous ses efforts pour tenter d'enrayer la dénatalité qui mine les forces vives du pays. Son activité scientifique, ralentie peut-être, n'en est pas moins marquée par plusieurs études sur les problèmes de population, dont la « puissante synthèse »¹, sur *La Révolution démographique* (1934), également épuisée aujourd'hui, et qui mériterait bien aussi d'être rééditée. Enfin, aidé par quelques collaborateurs, il consacre les années de la deuxième guerre mondiale et de l'occupation à la rédaction et à la mise au point du *Traité de démographie* (1945, réédité en 1949), « œuvre maîtresse, traité magistral qui n'a d'équivalent en aucune langue »², et qui semble reprendre en l'amplifiant le point de vue du nombre de Halbwachs.

1. Le mot est d'Alfred SAUVY dans la notice consacrée à Adolphe LANDRY, *Population*, 11, 1956, 4, 609-620.

2. *Id.*

La méditation de Halbwachs semble répondre à son tour en contrepoint à l'action de Landry : « Il faut bien que la société vive ; quand même les institutions sociales seraient profondément transformées, et alors surtout qu'elles le sont, le meilleur moyen de leur faire prendre racine, c'est de les étayer de tout ce qu'on peut ressaisir de traditions. Alors, au lendemain de ces crises, on se répète : il faut recommencer au point où on a été interrompu, il faut reprendre les choses à pied d'œuvre. Et quelque temps, en effet, on se figure que rien n'est changé, parce qu'on a renoué le fil de la continuité »¹.

C'est un fait très remarquable que les deux hommes qui ont fait le plus en France entre les deux guerres pour l'essor de la démographie n'étaient pas de formation scientifique, mais humaniste et philosophique. Il est vrai qu'ils se sont appuyés, le moment venu, sur le concours de personnes plus spécialisées, en particulier de M. Alfred Sauvy, qui doit peut-être à sa collaboration avec Halbwachs et Landry, de replacer toujours la démographie dans le cadre économique et social le plus large, et qui assure en tout cas la continuité d'une tradition.

La morphologie sociale

L'expression de morphologie sociale, Halbwachs en prévient dès l'avant-propos, vient de Durkheim. En effet, ouvrant sous ce titre une nouvelle rubrique dès la deuxième livraison de *l'Année sociologique*, Durkheim s'exprimait ainsi².

« La vie sociale repose sur un substrat qui est déterminé dans sa forme comme dans sa grandeur. Ce qui le constitue, c'est la masse des individus qui composent la société, la manière dont ils sont disposés sur le sol, la

1. M. HALBWACHS, *La Mémoire collective*. Paris, P.U.F. 1960, pp. 72-73.

2. *L'Année sociologique*. 2^e année (1897-1898) Paris, Alcan, 1899, Sixième section : « Morphologie sociale », par M.E. DURKHEIM, introduction, pp. 520-521.

nature et la configuration des choses de toutes sortes qui affectent les relations collectives. Suivant que la population est plus ou moins considérable, suivant qu'elle est concentrée dans les villes ou dispersée dans la campagne, suivant la façon dont les villes et les maisons sont construites, suivant que l'espace occupé par la société est plus ou moins étendu, suivant ce que sont les frontières qui la limitent, les voies de communications qui la sillonnent, etc. le substrat social est différent ». Il y a là un ensemble de problèmes qui, « se référant tous à un seul et même objet doivent ressortir à une même science ». En appelant au concours de plusieurs disciplines, et mettant en relief l'unité de l'objet sur lequel portent les recherches, « à savoir les formes sensibles, matérielles, des sociétés », « la morphologie sociale ne consiste pas, d'ailleurs, dans une simple science d'observation qui décrirait ces formes sans en rendre compte ; elle peut et doit être explicative [...], elle doit se demander quelles sont les lois de leur évolution ».

Tel est le point de départ, qui conduit Halbwachs à évoquer d'abord la morphologie sociale, « au sens large », religieuse, politique, économique, en un mouvement qui va du plus profond ou du plus caché au plus manifeste. Dans la vie sociale, comme dans la vie organique, ou dans l'agencement de la matière, rien n'existe sans une forme et sans un volume qui se peuvent voir et mesurer. Un groupe n'a de réalité que parce qu'il crée une structure dans laquelle il s'incarne. Par exemple, « ce n'est point en un sens purement symbolique que nous devons prendre l'expression : le corps de l'Eglise. L'ensemble des fidèles se présente comme une masse matérielle, et rien de ce qui s'y produit ne reste sans signification religieuse ».

Il en va de même pour les autres institutions, de la plus restreinte à la plus large, de la famille à l'Etat. Les relations entre les hommes, les échanges qu'ils entretiennent, les règles qu'ils fixent pour régir leurs rapports de toutes sortes, ont pour effet d'établir des groupements plus ou moins vastes, cités, régions, cadres administratifs, entreprises, associations professionnelles, partis politiques,

organes représentatifs aux différents niveaux, qui tous épousent des formes qui expriment l'esprit de la société.

Une fois établies, ces formes matérielles se développent selon leur dynamisme propre, et par là-même résistent au changement. La formation des grandes villes s'explique ainsi. On a beau fixer les limites de la cité, ou réglementer l'arrivée des immigrants, « comme on creuserait le lit d'un cours d'eau pour l'empêcher d'en sortir », le jeu des forces démographiques déclenchées échappe au contrôle, déjoue « tous les calculs des conseils et des administrations », et les villes prennent des proportions inattendues, sous l'effet d'une pesanteur non seulement physique, mais psychologique.

Quant aux groupes plus restreints, milieux professionnels ou classes sociales, ils s'accroissent ou diminuent en fonction de la place qu'ils occupent et entendent conquérir ou conserver. Dans chaque groupe ainsi localisé, en fait et en intention, « à côté des besoins et des goûts, les mœurs aussi, les règles d'action, les représentations s'uniformisent. Il en résulte que chaque classe a, sans doute, son taux propre de mortalité, de natalité, puisque les naissances et les morts ont pour cause le comportement des vivants ». Ainsi, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'une activité instinctive comme la fonction de reproduction, qui s'exerce « par l'action de motifs sexuels, c'est-à-dire individuels », se prête à une sorte de contrôle par la société, chacun agissant comme s'il cherchait à conformer sa conduite aux normes et aux habitudes qu'il trouve autour de lui. « C'est que le groupe dispose de bien des moyens pour étendre son emprise sur les démarches, même secrètes, de ses membres. Il peut régler leurs actes en les amenant à modifier leurs motifs ».

Les formes matérielles agissent donc sur les dispositions des hommes. Mais dans quelle mesure peuvent-ils modifier ces formes elles-mêmes ? Les groupes se meuvent dans le temps et n'ont finalement d'existence que parce qu'ils durent. Des mécanismes internes les font changer de dimensions ou rester les mêmes. Les lois qui président au renouvellement des générations exercent une influence déterminante

sur leur vie et leur avenir. Les faits de population s'expliquent d'abord par des faits de population.

Ici intervient la morphologie sociale « *stricto sensu*, ou science de la population », à laquelle Halbwachs consacre les plus longs développements. Ceux-ci, d'un point de vue technique, peuvent paraître dépassés. Trente années, à notre époque, ne sont pas un mince intervalle dans les progrès d'une science, et la démographie n'échappe pas à cette règle. En outre, la conjoncture démographique s'est renversée du tout au tout dans la même période. L'importance de ces progrès et de ce changement, qu'il importe de marquer, permet d'apprécier ce qui fait la valeur durable de la réflexion de Halbwachs.

Les progrès de la démographie

Lorsque paraît *Morphologie sociale*, la démographie a déjà conquis son autonomie. Elle a dépassé en particulier la description purement statique des faits, et la seule considération des taux de natalité et de fécondité ne masque plus le caractère dynamique du mouvement de la population, inscrit dans sa composition par âge, c'est-à-dire dans sa forme et sa structure. Pour mesurer les tendances profondes du renouvellement d'une population, Böckh préconise dès 1884 le calcul des taux de reproduction, qui élimine l'effet de la répartition par âge, et dont Kuczynski généralise l'usage vers les années 1930. Vers le même moment, Lotka montre par l'analyse mathématique comment une population fermée tend à la limite vers une composition par âges fixe, si ses taux de fécondité et de mortalité restent invariables à chaque âge. C'est le concept de population stable, dont Halbwachs montre toute l'importance.

Or, il apparaît à cette époque que le taux net de reproduction est passé au-dessous de l'unité dans de nombreux pays développés. A plus ou moins longue échéance, et après une période de ralentissement de la croissance, leur population est appelée à diminuer, si rien ne vient à changer dans les tendances du moment. Ailleurs, la baisse

de la mortalité n'est pas encore assez profonde pour provoquer une forte croissance, et faire passer le problème démographique dans le champ de l'actualité la plus pressante.

Stimulés sans doute par ces perspectives, les démographes affinent leurs méthodes, pour mieux mesurer les phénomènes. Les années d'après guerre voient apparaître une floraison d'indices nouveaux pour mesurer la fécondité. Ils prennent en compte des variables supplémentaires, et font intervenir la nuptialité ou l'âge au mariage, la durée du mariage, le nombre d'enfants déjà nés ou une combinaison de ces variables, selon les statistiques disponibles. L'analyse longitudinale, ou par cohortes, s'ajoute à l'analyse du moment, qui peut être trompeuse par suite de diverses circonstances perturbatrices. La méthode des « probabilités d'agrandissement » des familles, consistant à calculer les probabilités pour des femmes mariées ayant un nombre donné d'enfants d'avoir une naissance au cours de l'année, permet au conjoncturiste de suivre de plus près les tendances de la fécondité, affectée éventuellement par les modifications de l'âge au mariage, ou de la durée de constitution des familles.

La connaissance en matière de fertilité, et de pouvoir multiplicateur de l'espèce humaine, a progressé également de manière importante, par suite notamment des recherches en démographie historique, portant sur des populations non malthusiennes. De nouvelles mesures apparaissent et des concepts se précisent : probabilité de conception à chaque cycle, ou fécondabilité, calcul du temps mort, ou période de fertilité nulle après une conception, y compris la durée de grossesse, intervalle intergénésiq ue moyen selon le rang, augmentation de la stérilité avec l'âge. Des perfectionnements ont été introduits pour le calcul des perspectives de population, notamment pour estimer le nombre des naissances dans l'avenir, sur lequel pèsent les plus fortes incertitudes. L'entrée en scène des ordinateurs électroniques permet de faire intervenir dans les projections un nombre accru de variables, en même temps qu'elle facilite la construction de modèles plus complexes ou le recours à des procédés de simulation. La génétique de

population éclairée, de son côté, les mécanismes de l'hérédité, et de leur diffusion au sein des populations¹.

Enfin, dans les domaines qui la concernent, la démographie en appelle de plus en plus aux méthodes de la sociologie et de la psychologie sociale. L'essor des enquêtes par sondage, sur des échantillons représentatifs de populations plus ou moins étendues, permet d'approfondir de jour en jour la connaissance des comportements démographiques, mais aussi des attitudes qui les commandent.

De très nombreuses illustrations en seraient fournies, en France et à l'étranger, par les études sur les dispositions des populations, et des groupes sociaux à l'intérieur des populations, concernant la mobilité spatiale ou professionnelle, le choix du conjoint, la dimension idéale de la famille, l'immigration ou l'émigration. Un dénombrement serait d'ores et déjà difficile, de toutes les enquêtes de cette nature, qui, dans tous les pays, développés ou non développés, explorent les connaissances, les attitudes et les pratiques en matière de prévention des naissances, dans un double but de recherche pure et d'application à la politique démographique. Dans la mesure où l'homme apprend à maîtriser sa fécondité, la natalité devient de plus en plus un phénomène d'opinion. L'enquête par sondage en démographie apparaît ainsi comme l'instrument même de la prise de conscience par le groupe de ses tendances et de ses objectifs, comme des besoins et des aspirations qui expriment à la fois le poids de son passé et la vision de son avenir.

Certes, Halbwachs ne pouvait pressentir tous ces progrès, qui pourtant ne l'eussent pas surpris, tant ils vont

1. Pour une étude des progrès de la recherche démographique, on peut se reporter notamment à D.V. GLASS, « Some Aspects of the Development of Demography », *Journal of the Royal Society of Arts*, vol. CIV, 1956 ; *Thirty Years of Research in Human Fertility ; Retrospect and Prospect*, Milbank Memorial Fund. New York, 1959 ; L. TABAH et J. VIET, *Démographie, tendances actuelles et organisation de la recherche 1955-1965*, Paris La Haye, 1966.

dans le sens de sa méthode et de ses curiosités. Ne rappelle-t-il pas, par exemple, que nous savons depuis Graunt (1662), qu'il naissait en moyenne quatre enfants par mariage seulement, et non pas huit ou dix ou plus comme on a tendance à le croire, par suite d'une sorte d'illusion rétrospective ? Il s'est largement penché sur la question du rapport des sexes à la naissance, qui mériterait d'être reprise dans le sens même de ses investigations, pour contrôler ses hypothèses, et ses conclusions. Il s'est élevé contre les théories biologiques de Gini, considérant que le corps social n'est pas semblable à un organisme affecté par un processus fatal de sénescence : la baisse de la natalité ne correspond pas à un abaissement de la vitalité biologique. Il a vu que la durée moyenne de la vie a pu être et peut être prolongée, mais qu'en revanche la durée maximale n'en a pas été modifiée. En un mot, son intuition était juste, appuyée sur un savoir que les plus récents efforts n'ont fait qu'affiner.

D'autre part, sachant après Kuczynski que l'énorme accroissement de la race blanche au XIX^e siècle s'explique « presque exclusivement par la diminution de la mortalité », le mécanisme de l'explosion démographique dans le Tiers Monde lui eût été parfaitement clair. Mais si bien des pays cherchent à contenir cette explosion, c'est qu'elle introduit des distorsions qui menacent l'équilibre, tant dans ces pays eux-mêmes qu'à l'extérieur. « Tout se passe, note Halbwachs, comme si la société prenait conscience de son corps, de sa position dans l'espace, et adaptait son organisation aux possibilités qu'elle aperçoit ainsi ».

Un cadre explicatif

Cette prise de conscience, favorisée par les calculs projectifs des démographes, agit à son tour sur les formes matérielles, en contrariant le seul jeu du déterminisme démographique. En effet, « le groupe détermine tout un ordre de réactions collectives qu'on ne comprendrait pas si on ne l'embrassait dans son ensemble, et dans ses rapports avec les autres ».

Reprenant les estimations de la population du globe

et des continents, depuis plusieurs siècles, Halbwachs insiste sur l'extension du peuplement à travers le monde, et sur l'ampleur de la croissance. Mais comparant la population par continents autrefois et aujourd'hui, ce qui le frappe plutôt, c'est que l'importance relative des masses qui peuplent les diverses parties de la terre n'a guère été changée, « c'est donc plutôt l'étrange stabilité de l'ensemble, dans sa structure et dans ses proportions ». Cette vue peut surprendre de la part d'un esprit aussi prudent, et elle demanderait à être examinée de très près et nuancée. Sur la très longue période, il peut y avoir en effet relative stabilité, mais au prix de modifications au cours du temps, parce que l'évolution démographique ne se fait pas au même moment dans les diverses populations. Au XVIII^e siècle et au XIX^e siècle surtout, l'Europe, et les populations d'origine européenne, prennent une avance sur les autres, parce que la mortalité y baisse plus tôt, et les autres risquent fort de combler leur retard, et même de passer en avant en 2000 ou un peu plus tard. D'autre part, à l'intérieur des continents, des changements relatifs de volume interviennent entre les nations : l'histoire de la France est démonstrative à cet égard. Des tensions, sinon des conflits ouverts entre les nations, trouvent sans doute une de leurs causes dans des rythmes de croissance différenciés, et dans un décalage dans le temps, de leur évolution démographique.

Au vrai, nous ne connaissons pas l'avenir, et il se peut fort bien que les projections de population ne correspondent pas à la réalité de demain. Ce ne serait ni la première, ni la dernière fois. Leur fonction même, pourrait-on dire, est d'être infirmée par l'événement. Les faits de population ne s'expliquent pas seulement par des faits de population, et l'on ne saurait les comprendre sans les replacer dans un ensemble plus vaste de faits sociaux et psychologiques. « Tout se passe, redisons-le, comme si la société prenait conscience de son corps ». Et cette conscience est capable de changer les formes et les dimensions de son corps même. Comme la flèche se maintient dans l'air seulement parce qu'elle avance, l'équilibre social, en dépit des ruptures, n'est possible que dans le temps.

Les projections démographiques ont un caractère purement arithmétique. A mieux connaître les déterminations et les contraintes qui président au renouvellement des générations, l'on saisit comment le groupe est capable de dominer ces contraintes en en prenant conscience. Le mérite du livre de Halbwachs est de fournir un cadre explicatif aux phénomènes de population, indépendant de la conjoncture. « L'homme obéit aux forces sociales », et pas seulement aux forces organiques.

Une autre vue, présentée dans le livre, mérite qu'on s'y arrête, même si l'on n'y souscrit pas entièrement, du moins sous sa forme presque trop catégorique. Un phénomène collectif aussi important pour le devenir de l'humanité hier et demain, que la restriction des naissances, « paraît devoir être expliqué surtout par le développement des grandes villes ». Certes on peut discuter, et il y aurait lieu de nuancer à l'infini, et nous savons mal encore aujourd'hui comment ce phénomène a pu se diffuser. Il a commencé d'abord en France, et Halbwachs ne l'ignore pas, puisqu'il évoque un texte fameux de Moheau à ce sujet ; il y avait pénétré jusque dans les campagnes dès la fin du XVIII^e siècle, alors qu'il faudra attendre un siècle pour qu'il se manifeste dans les villes anglaises. Mais la portée de la remarque est ailleurs, et ne prend son sens qu'à travers tous les chapitres du livre. En réalité, cause ou effet, peu importe, les changements démographiques de portée considérable qui se sont produits depuis deux siècles, le passage du régime ancien au régime d'aujourd'hui, sont concomitants d'un autre changement, qui est un changement de structure morphologique : le passage d'une civilisation rurale à une civilisation urbaine. Formes d'habitat, modes de production, habitudes de toutes sortes, besoins et aspirations, mentalités enfin sont radicalement transformées. Le mouvement n'est d'ailleurs complètement achevé nulle part, mais d'ores et déjà la vie rurale est tout imprégnée de la vie urbaine. Dans une civilisation urbaine, par les fruits de l'industrie, qui ne peut se développer sur un autre sol, la situation « telle que la présentait Malthus, est retournée : ce n'est plus la population qui tendrait à croître indéfiniment, tandis que les subsistances seraient

limitées, c'est la masse des produits qui s'accroît, et tend à s'accroître, sans limites » [...]. « La production dans son ensemble, en particulier la production industrielle, repose sur une certaine structure de la population ». Le passage d'une structure à une autre, on pourrait dire d'un monde à un autre, modifie les conditions dans lesquelles les hommes perçoivent le renouvellement des générations : le nombre des enfants n'a pas la même signification dans l'un et dans l'autre, et il ne peut être le même.

La définition des différents âges, et le rapport qui s'établit entre eux, sont également soumis aux changements des structures démographiques, impliquées par le vieillissement de la population. Il en résulte une morphologie nouvelle qui explique sans doute bien des difficultés d'aujourd'hui, comme si l'esprit de la société n'était pas encore adapté aux formes nouvelles de son corps. Or, pour la société, comme pour l'individu, vivre consiste à s'adapter.

C'est sur les modalités de cette adaptation qu'Halbwachs invite le lecteur à réfléchir. Il ne s'agit pas d'un exposé didactique, destiné à présenter une somme de connaissances qui devrait être mise à jour par la suite. Écrit à un moment précis du temps, le livre comporte des développements qui s'expliquent par là, mais il n'est pas prisonnier de l'instant. Aujourd'hui, comme il y a trente ans, les faits de population sont des faits sociaux, et des faits psychologiques, qu'on ne saurait comprendre bien souvent sans les replacer dans un ensemble plus vaste.

Examinant les principaux traits des phénomènes démographiques, plus d'un paraît d'abord assez mystérieux, et c'est par d'autres traits du même ordre qu'il convient de les expliquer. Mais cela ne suffit pas. Pour trouver le mot de l'énigme, il faut invoquer quelquefois aussi « un sens intuitif et profond, un instinct collectif qui équivaut à une sagesse supérieure, sens des conditions d'un équilibre, sens du caractère presque indéfini de la prise que la population [...] peut avoir sur elle-même [...]. La mythologie a imaginé un guide des âmes après la mort ; la société est

l'organisateur du cortège pour les vivants ; tantôt elle le ralentit, tantôt elle l'accélère ».

Voilà comment s'exprime Halbwachs. Nous avons tenu à le citer à plusieurs reprises dans ces pages liminaires, pour donner une idée de sa manière. Afin d'en mieux juger, qu'on se reporte au texte lui-même, à la présentation par exemple des taux de reproduction, ou du concept de population stable, ou encore à l'exposé des problèmes psychologiques et sociaux des migrations internationales. Aux connaissances sur lesquelles s'applique la réflexion, il ajoute la clarté de l'exposition et le don du style. Ce petit livre est un modèle, qu'aucun étudiant en démographie ou en sociologie ne devrait ignorer.

Alain GIRARD

Professeur à la Sorbonne

